

WHO'S AFRAID OF PICTURE(S)?

LE PEINTRE ET L'IMAGE,
UNE LIAISON SCANDALEUSE



MMAIRE

P. 5, Frédéric Léglise,

AVANT-
PROPOS

P. 9, Judicaël Lavrador,

  LA
POURSUITE DE LA DERNIÈRE
IMAGE

P. 13, Œuvres exposées,

CATALOGUE

Frédéric Léglise

AVANT. PROPOS

Lors d'une visite que j'ai eu le plaisir de faire à son atelier, Erró m'a offert un petit recueil compilant des propos sur sa peinture entre 1964 et 2004. Certains passages m'ont semblé très proches des questions que développe une partie du travail que j'ai mené à l'École supérieure d'art de Grenoble sur le rapport entre la peinture et l'image. À la même période, Olivier Gourvil, qui enseigne sur le site de Valence et dirige le « réseau peinture » ainsi que la ligne de recherche en peinture de l'ESAD-GV, m'a proposé de participer à cette dernière par un projet. Ce sont ces deux éléments réunis qui ont fait germé l'idée de cette exposition.

5

Comment ceux qui peignent et dessinent s'emparent-ils des images ou les défient-ils ?

C'est la question centrale de *Who's afraid of picture(s)?* J'ai choisi pour tenter d'y répondre de faire remonter la chronologie de cette interrogation (de laquelle bien sûr on pourrait trouver des formes très antérieures dans l'histoire de l'art), jusqu'à deux artistes, Erró et Jean-Jacques Lebel, dont les débuts ont été contemporains de la naissance du pop art, c'est-à-dire d'un moment où les images de masse devinrent un matériau pictural à part entière, et dans les œuvres desquels on peut identifier ce que j'appellerai une « composante ready-made » : assez tôt dans sa carrière, Erró décide en effet de ne plus inventer lui-même des images mais de créer en s'appropriant celles qui existent déjà, puisant pour ses nouvelles compositions dans la banque d'images qu'il constitue alors, tandis que Jean-Jacques Lebel, comme Robert Rauschenberg à la même époque, intègre des images directement à sa peinture.

Aujourd'hui, les écrans sont partout, ce qui fait que défile devant nos yeux un flot incessant d'images. Celles-ci peuvent traverser la planète en un clic, et nous pouvons les emporter dans notre poche.

Ce constat, les artistes, il me semble, ne peuvent pas en faire l'économie aujourd'hui. À mon sens l'un des enjeux majeurs pour la peinture contemporaine (et le dessin) est de penser ses propres outils à l'aune de cette prolifération.

À chaque fois qu'apparut une nouvelle technologie de l'image fut annoncée la mort de la peinture, mais à chaque fois les artistes surent lui donner un nouveau souffle, en redéfinissant sa singularité, parfois en prenant les nouvelles images elles-mêmes comme modèle.

La vivacité nouvelle du dessin et de la peinture dans le paysage de la création contemporaine et la multiplicité des formes que prennent ces deux médiums semblent paradoxalement être une conséquence du flot d'images qui inondent notre temps.

Le choix des artistes présentés dans la galerie de l'École supérieure d'art de Grenoble est assurément et délibérément très subjectif. Ils n'appartiennent pas tous à une même génération et si la plupart d'entre eux sont basés en France ou l'ont été, quelques-uns viennent de plus loin. J'ai tenu à ce que l'exposition ne tourne pas à la démonstration ni ne prenne une posture trop universitaire : *Who's afraid of picture(s)?* ne se veut pas exposition de curateur mais espace d'interrogation et expérience.

J'avais aussi à cœur de montrer, au centre d'une école qui a tellement rayonné sur la scène artistique, ce qu'elle a malgré tout refoulé pendant longtemps.

Ce texte, sinon l'exposition dont il traite, est la terrible histoire d'une bande de peintres qui pour défendre leur peau et leurs tableaux ont repris l'initiative. On ne leur a pas laissé le choix. C'est d'ailleurs peut-être un piège qu'on leur a tendu : les laissant entre eux, comme dans cette exposition, on a cherché à les isoler dans une souricière et les a contraints à se découvrir. Le titre lui-même annonce la couleur belliqueuse de l'affaire. Ce titre qui pourrait bien être la bannière de ce regroupement de peintures lançant la contre-attaque et qui proclame : « *Who's afraid of picture(s)?* », ce titre donc, ne dit pas tout. Puisqu'il s'agit de peinture autant sinon plus que d'image, il signifie encore ceci : « *Who's afraid of painting(s)?* », qui a (ou a eu) peur de la peinture, et même de la peinture figurative ? Qui en France, devrait-on ajouter, tant la situation ailleurs demeure incomparable. Mais l'on pourrait aussi mêler les deux questions : « *qui a peur des images peintes ?* »

Halte-là ! Une offensive sans motif digne de ce nom n'a ni queue ni tête. Il faudrait d'abord se demander quelles sont les raisons de cette chevauchée fantastique de peintres fougueux. Pour l'heure, on ne s'y attardera pas et rapidement, comme beaucoup, on mettra cette poussée sur le compte de la revanche. Certains peintres évoquent en effet l'indifférence dédaigneuse qu'inspiraient leurs tableaux d'étudiants à des professeurs convaincus, dans les années 1990 du moins, de l'inanité et de l'obsolescence de la peinture. Ils confient avoir été considérés, dans leurs écoles d'art, comme des énergumènes complètement à côté de la plaque, avoir dû travailler (et apprendre) seuls et à l'écart. La mort de la peinture, en France, ce n'est peut-être d'ailleurs que cela : une mise à l'écart et au placard de ses apprentis. Qui finissent aujourd'hui, à Grenoble, par en ressortir, sans se presser, ni prévenir. Mais aguerris.

Il n'est qu'à voir leurs toiles : scènes d'émeutes urbaines, avec fumigènes iridescents, bombes incendiaires et jet de pierres sur un adversaire indiscernable (Johann Rivat), ou bien bastonnades, homme noir, nu, vulnérable, terrifié, victime de jeunes hommes haineux qui n'ont pas honte d'être à deux contre un (Nazanin Pouyandeh) dans ce qui semble être une réminiscence de l'esclavage. D'autres

dépeignent la guerre et ses héros, en détournant les images que les comics en ont données : chez Erró, des GI surarmés sont parachutés dans une mer de poissons voraces. Ce sont leurs héritiers, des espèces de Rambo sur le retour, engagés dans un des conflits du Moyen-Orient et prompts à dégommer tout ce qui passe et en être fiers que Kosta Kulundzic représente d'un trait rond, gonflé comme des biceps. Le tout dans une veine satirique. Dans une autre veine, mémorielle, les dessins de Lamia Ziadé traitent eux d'une guerre vécue par l'auteur. On fera cependant abstraction de la différence de tonalité (et de genre) pour retenir ceci : que ces tableaux ressortissent de la peinture de guerre, qu'ils traitent de l'affrontement, manu militari. Ce qui nous fait dire que les peintres peuvent être belliqueux. Comme peu d'autres artistes, ils cherchent la bagarre. C'est d'ailleurs le propre d'un peintre que d'en venir aux mains. Il enchaîne les coups (de pinceaux). Il virevolte autour de sa cible. Il se met dans le rouge. Mais il oublie trop souvent d'esquiver. Ou bien vise mal.

10

Se souvient-il seulement contre qui il se bat ? C'est une autre règle du récit de bataille à respecter : il faut un adversaire. Or, en peinture, celui-là est souvent invisible ou masqué, ou fuyant. Il arrive même que cet ennemi juré ce soit la peinture elle-même. Il arrive encore que cet ennemi soit votre meilleur ami, le commanditaire, le collectionneur (voir le portrait de François Pinault par Stéphane Penchréac'h). D'ailleurs, par « ennemi », on entend davantage le sujet auquel le peintre se confronte. Notre ennemi préféré, notre cible préférée chez les peintres, ce sont les fantômes. Qui, c'est là leur moindre qualité, ne répliquent pas. Les coups (de pinceaux) portent dans le vide. Le combat n'est cependant pas vain, mais épuisant et fort plaisant. Ces fantômes, ce sont souvent ceux de l'histoire de l'art, mais dans cette exposition ce sont plutôt les modèles du peintre : des images trouvées que l'artiste s'échine à copier. Parfois, il le fait à travers le filtre de la technique dont elles relèvent. C'est le cas du paysage représenté par David Lefebvre qui laisse transparaitre (discrètement certes) son origine vidéo à travers les bandes chromatiques présentes dans le bord inférieur du tableau. Dans ce cas, le peintre ne copie plus tellement le réel mais bien plutôt les conditions dans lesquelles il a été enregistré et copié. Le sujet (ou le paysage) y apparaît alors fragmenté, décharné, flottant dans des habits de lumière bien peu consistants. Le paysage idéal de cette bataille picturale est sans doute celui que Gilles Balmet plante : un paysage aux reliefs gris et comme phosphorescents hantés dirait-on par le procédé de révélation photographique. L'acrylique argent est appliqué de manière erratique et fluide sur papier noir : il s'agit tout à la fois de retenir le motif géologique qui s'y forme et de le dilapider dans le même temps. Les fantômes, ce sont encore ceux qui taraudent et peuplent le crâne du personnage endormi d'Hervé Ic. Lionel Sabatté tente lui aussi de saisir un réel impalpable, des formes transparentes et fluides. Les images que braquent les faisceaux des peintres ne sont plus que rarement les chic et choc que le pop art prisait, ce sont plutôt des images malléables, qui ne se laissent guère fixer. La peinture s'y retrouve : elle non plus n'aime pas trop fixer les choses. Elle veut les laisser venir et les laisser partir. C'est son timing : saisir les choses (l'image) en train de se faire et de se défaire. D'où cette toile de Simon Pasieka dont le tableau est un tableau en train de se faire, une image en train de se recomposer, laborieusement. D'où encore le tableau de Marcos Carrasquer, plus proche de la rupture que de l'équilibre, tandis que la peinture en chantier de Duncan Wylie, espèce de barricade picturale et tourbillon mental, s'affirme comme une ultime déflagration.

Car, après tout, dans un combat, l'issue n'est jamais certaine, et la défaite jamais très loin. Il faut donc savoir perdre, être prêt à tout perdre pour ensuite mieux panser ses plaies. Oda Jaune prend ses sujets à cet endroit-là : quand il n'en reste plus rien que de la chair et des viscères. Le patient autopsié pourrait bien être la peinture elle-même. La peinture autopsiée (ou opérée) par ses peintres mêmes ! À moins que ce ne soit l'image, les images, qui ne soient ainsi éviscérées. Comme le suggère dans la peinture de Li Tianbing le groupe de singes ensanglantés, comme rescapés d'une séance de vivisection, la peinture est une affaire de légiste. La peinture dévitaliserait les images et ses sujets pour mieux les ausculter. La plupart des toiles de l'exposition plante d'ailleurs des personnages à la silhouette glaçante. Ils sont raides et empruntés, figés dans des poses peu naturelles, crispés comme si on leur avait refusé un supplément d'âme, un souffle de souplesse et de décontraction. Des personnages décérébrés, désincarnés et comme absents (*Nous vivrons des moments d'épouvante immobiles* de Léo Dorfner, *Sans titre* de Marc Desgrandchamps notamment). Ils ne restent plus que des corps secs dont les mouvements sont ceux d'automates ou de zombies. Des corps irréalistes qui relèvent parfois du domaine du merveilleux, telle cette espèce de chaperon momifié dessiné par Dravor Vrankic (*La Rencontre*).

11

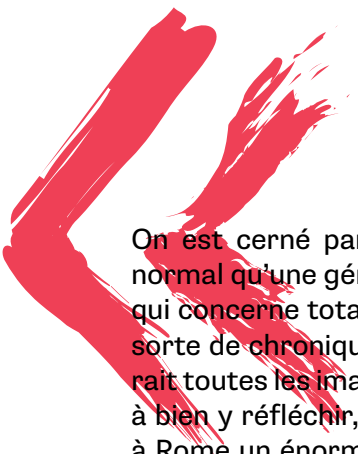
Or, cet état dans lequel les artistes récupèrent le corps humain pourrait correspondre à un moment où il ne s'agit plus de reproduire les images qui en sont faites et sont diffusées par la presse, les publicitaires, les bloggers, les Tumblr, Instagram..., mais de les prendre comme des préliminaires et non pas comme des modèles à suivre. C'est une autre hypothèse, un scénario alternatif ou bien un sursaut. Il faudrait imaginer que, soudain, les peintres ont coupé les vannes. Que le flot des images dont ils s'abreuyaient s'est tari. Une poignée seulement gigotent encore, froissées, essoufflées, agonisantes comme des poissons qui s'ébattent dans une flaqué. C'est tout ce qui leur reste. Les images du Net, ce déluge iconographique n'est plus pour eux. Eux peignent l'image d'après ou d'avant. Quelles sont les dernières ou les premières images à peindre ? Des images de fin du monde ou de début du monde, des images dans lesquelles quelque chose (quelqu'un) se transforme : des images de rescapés, d'exilés qui fuient un conflit, pour vivre une autre vie (*Les Solitaires* de Claire Tabouret). Des scènes pacifiées qui ne seraient plus celles d'un affrontement mais d'un tête-à-tête privilégiant une intimité retrouvée avec le sujet (Frédéric Léglise) ou du sujet avec son environnement (Thomas Lévy-Lasne).

La peinture, telle que la met en avant l'exposition *Who's afraid of picture(s)?*, ne plonge plus guère, tête baissée, dans un bain d'images existantes aussi vénéneuses que moelleuses (Erró encore, mais Jean-Jacques Lebel aussi avec son *Portrait [à multiples facettes] de Meret Oppenheim*). Elle ne les considère plus comme une source. Elle tente de s'échapper. Elle tente une sortie sans en ignorer les risques et la violence.



LOGOUE

Œuvres exposées

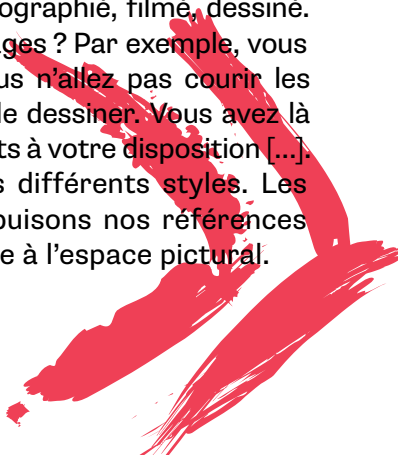


On est cerné par les images, il est impossible de leur échapper. Il était normal qu'une génération d'artistes se serve de cet extraordinaire matériau qui concerne totalement notre époque. Il me semble que je suis comme une sorte de chroniqueur, de reporter, dans une énorme agence qui rassemblerait toutes les images du monde, et que je suis là pour en faire la synthèse. Et, à bien y réfléchir, est-ce que Rubens travaillait autrement ? Il avait amassé à Rome un énorme matériel documentaire et il avait un nombre incroyable d'assistants. C'est un peu pareil, à cette différence près que pour moi, tous les jours, des centaines de photographes, dessinateurs, éditeurs et autres jouent le rôle d'assistants [...].

15

Ces images, toutes ces images à partir desquelles on peut travailler sont la richesse du monde moderne. Songez à la chance que nous avons de posséder une telle réserve inépuisable. À l'époque de la Renaissance, quand on était un artiste, il fallait faire un pèlerinage en Italie pour ramener quelques dessins et ces dessins constituaient parfois l'unique base de travail pour toute une vie.

Un peintre, à l'heure actuelle, ne peut pas faire comme si rien auparavant n'avait existé. Tout, absolument tout a déjà été photographié, filmé, dessiné. Alors pourquoi vouloir encore créer de nouvelles images ? Par exemple, vous avez besoin d'introduire un coq dans une toile. Vous n'allez pas courir les poulaillers ou cloîtrer cet animal dans l'atelier pour le dessiner. Vous avez là une quantité d'images de coqs photographiés ou peints à votre disposition [...]. Le matériel à notre disposition nous conduit vers différents styles. Les techniques picturales et les documents où nous puisons nos références donnent leurs caractéristiques aux images et même à l'espace pictural.





Silver mountains, 2013, acrylique argent sur papier noir, 70 x 100 cm, courtesy galerie Dominique Fiat



Gilles Balmet est né en 1979. Il est diplômé de l'École supérieure d'art de Grenoble. Il vit et travaille à Paris depuis 2004 mais aussi à Grenoble où il possède des ateliers dans lesquels il expérimente de nouveaux modes de création d'images situées à la frontière entre abstraction et représentation paysagère. En 2010, il a séjourné six mois à Kyoto, à la Villa Kujoyama et dans le reste du Japon. Gilles Balmet expose son travail en France et à l'étranger : Musée d'art contemporain de Lyon, FRAC Champagne-Ardenne, Musée du Petit Palais (Paris), Musée Géo-Charles (Échirolles), Fondation d'entreprise Ricard (Paris), Palais de Tokyo (Paris), Musée Régional d'Art Contemporain (Sérignan), Institut Franco-japonais du Kansai (Kyoto), programmation vidéo de Paul Young (Los Angeles)... Il vient de réaliser une œuvre monumentale pérenne pour la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine de Charenton-le-Pont au sud-est de Paris. Gilles Balmet est représenté depuis 2008 par la galerie Dominique Fiat, à Paris. Il a été nommé en 2012 professeur à l'École supérieure des beaux-arts de Montpellier

Marcos Carrasquer est né en 1959. Son père, emprisonné sous Franco, a fui l'Espagne à la fin de la guerre civile pour émigrer en Hollande. Marcos Carrasquer a étudié à l'Académie des Beaux-Arts de Rotterdam, et sa peinture est marquée par ce séjour aux Pays-Bas et par la fréquentation de ses musées. L'univers de ses œuvres est à la fois fou, violent – souvenirs de l'arbitraire policier et de la tyrannie qui ont marqué l'histoire familiale – et drôle. Après un passage aux États-Unis, qu'il sera contraint de quitter, il s'installe à Paris où il vit et travaille depuis. Il a été exposé dans de nombreuses galeries en France (galerie Deborah Zafman, galerie Alfa, galerie Da End, galerie Samantha Sellem...) et son travail a aussi été montré aux États-Unis, en Hollande, et à la biennale du dessin au musée d'art moderne et contemporain de Rijeka en Croatie.



Working week, 2012, tempera sur papier, 105 x 75 cm

Marc Desgrandchamps est né en 1960. Ses peintures, réalisées avec des jus très liquides dont résultent effets de transparence et coulures, donnent à voir un monde à la fois très vivant et au bord de la disparition où le minéral, les arbres, les objets semblent exister non moins que les figures humaines. Ces paysages revisités évoquent parfois le cinéma par une sorte de fondu-enchaîné transposé sur la toile. Son travail est beaucoup exposé, en France comme à l'étranger (notamment Chine, États-Unis et Allemagne). Le Centre Pompidou lui a consacré une exposition en 2006, et le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris une rétrospective en 2011. Plus récemment, il a exposé à la Fondation Salomon (Alex, Haute-Savoie). Desgrandchamps est représenté par la Galerie Zürcher en France, et la galerie Eigen + Art à l'étranger. Il vit et travaille à Lyon.





Nous vivons des moments d'épouvante immobile, 2014, aquarelle sur papier, 200 x 150 cm, courtesy galerie ALB

Léo Dorfner, né en 1985 à Paris, vit et travaille à Paris.

23

« Léo Dorfner photographie son quotidien, les images sont ensuite filtrées par la peinture et le dessin. Depuis 2007, il élabore un répertoire de signes et de symboles qui forment une résille sur les peaux de ses amis, de ses amours et de ses rencontres anonymes. Aux titres et aux extraits de chansons rock, il juxtapose des SMS reçus ou envoyés, des citations, des slogans, des conseils de précaution, des insultes et des symboles. » Julie Crenn

Dorfner a exposé en Allemagne et en France, participant notamment aux expositions *Drawing Now / Émergence* (galerie Anouk le Bourdieu, 2013), *Art is Hope* (palais de Tokyo, Paris, 2013) et *Les esthétiques d'un monde désenchanté* (centre d'art contemporain (CAC) de Meymac, 2014). Il est représenté par la galerie parisienne ALB Anouk le Bourdieu.

Erró, de son vrai nom Guðmundur Guðmundsson, naît en 1932 à Ólafsvík, en Islande. Il étudie à l'École des Beaux-Arts de Reykjavík. Sa première exposition personnelle a lieu en 1955 à la galleria Santa Trinità (Florence). En 1959, il s'installe à Paris où il rencontre, grâce à Jean-Jacques Lebel, des personnalités liées au surréalisme et où son activité artistique se partage entre happenings, collages et peintures. À New York, en 1963, il renonce définitivement à créer ses propres formes. Au cours de ses voyages à travers le monde, Erró collecte des images (publicités, photos d'actualité, bandes dessinées, affiches, documents politiques) qui sont sa source d'inspiration. Il les sélectionne, les assemble pour en faire des collages, puis des tableaux. Son travail est présent dans de très nombreuses collections publiques en France et à l'étranger (Centre Pompidou et MAM/ARC à Paris, MACBA à Barcelone, Moderna Museet à Stockholm...). Ses expositions à travers le monde sont innombrables, et plusieurs rétrospectives lui ont été consacrées, notamment en 1985 au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, à l'IVAM (Espagne), au Centre Pompidou (collages) en 2010. Par ailleurs, le musée d'art contemporain de Lyon vient de lui consacrer une grande rétrospective. Il est représenté par plusieurs galeries dont Louis Carré et Ernst Hilger.





Fischscape, 1974, tirage jet d'encre sur toile, pour exposition, exemplaire 1/4, signé par l'artiste, 103 x 153 cm, courtesy de l'artiste



Dormeur, 2014, huile sur toile, 33 x 46 cm, courtesy de l'artiste



Hervé Ic est né en 1970 à Paris. Il vit et travaille à Bruxelles. Il étudie les technologies de l'image et l'intelligence artificielle appliqué à l'image (IARFA) à l'université (Paris VIII puis Paris VI) jusqu'en 1996. Ic crée des images composites, hybrides et transparentes, qui s'interpénètrent et se superposent à des abstractions lumineuses, donnant parfois une impression d'inquiétante étrangeté.

Il a exposé à l'Espace Paul Ricard (Paris) en 1998, au Musée des Beaux Arts de Tourcoing en 2004, au Creux de l'Enfer (Thiers) en 2007. Deux musées brésiliens l'ont accueilli en 2009 (le MASP, Musée d'Art de Sao Paolo, et le MARGS de Porto Alegre). Récentes expositions en Russie (PERMM, musée d'art contemporain de Perm, 2012), en Espagne (Museo Barjola de Gijón, 2013), à Bourg-en-Bresse (Monastère Royal de Brou, 2013) et à Albi (centre d'art contemporain Le LAIT, 2014).

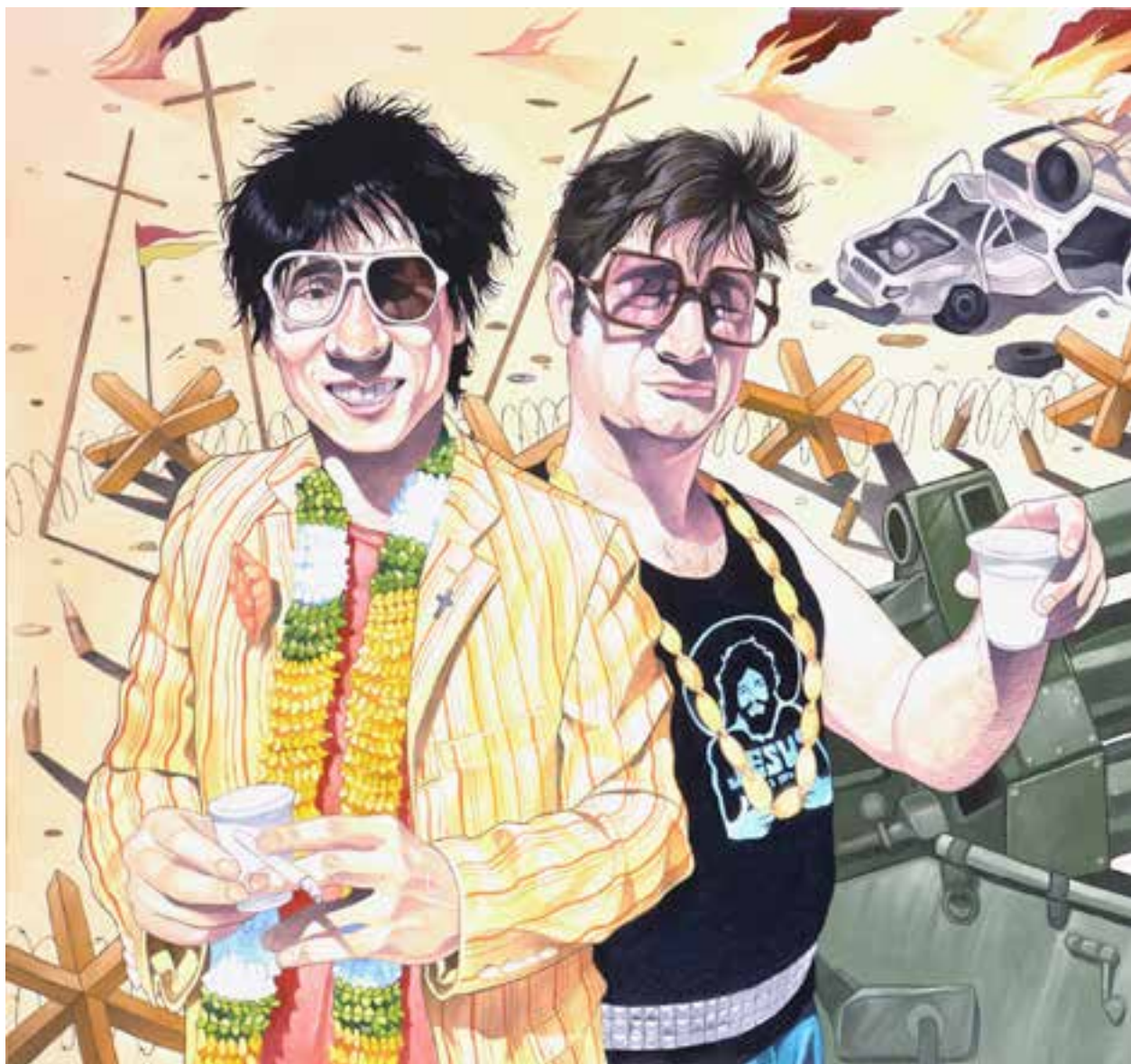
Née en 1979 à Sofia en Bulgarie, **Oda Jaune** a fait ses études à l'Académie des beaux-Arts de Düsseldorf, où elle a eu le peintre Jörg Immendorff comme professeur. Elle vit à Paris depuis 2008.

Fascinée par le discours d'Aristophane rapporté dans *Le Banquet*, selon lequel l'amour trouverait son origine dans la scission d'êtres doubles dès lors toujours à la recherche de leur moitié, Oda Jaune témoigne : « J'essaie d'extérioriser une pensée, un sentiment, une chose que quelqu'un cache en son for intérieur [...] il existe des choses dont on ne sait pas à quoi elles ressemblent. » À la recherche de la pièce manquante, l'artiste fait surgir ce qui n'a pas de forme.

Jaune a exposé notamment à la galerie White Space de Pékin (exposition *Twenty-four Living Artists in China*, 2003), à la Kunsthalle de Coblenze (2004), à la Fondazione Mudima de Milan (2007), à la 11^e Mostra Internazionale di Architettura de Venise (*The Bearable Lightness of Being*, 2008) et à La maison rouge à Paris (exposition *Tous cannibales*, 2011).



Candy, 2012, huile sur toile, 80 x 60 cm, courtesy galerie Daniel Templon



Artiste français d'origine serbe, **Kosta Kulundzic** est né en 1972 à Paris. Petit-fils d'un pope orthodoxe et élevé dans le dogme chrétien, Kulundzic se passionne pour les évangiles dans lesquels il installe ses propres héros. Entre le pardon et la culpabilité, ses toiles déroutent par leur violence et manifestent une utilisation sans complexe du registre *gore*. Sanglants, sarcastiques et inquiétants, ses tableaux, bien qu'étant des transpositions actuelles de la bible

et des évangiles, semblent tout droit sortis d'un film de Tarantino. Depuis 2005, Kulundzic enseigne les arts plastiques à l'École Nationale Supérieure d'Architecture Paris-Val de Seine ainsi que le dessin contemporain à l'Université Paris-Sud. Représenté par la galerie Magda Danysz à Paris et à Shanghai, Kulundzic a exposé de nombreuses fois en Europe, en Asie et aux États Unis. Principales expositions auxquelles il a dernièrement participé : *La belle*



31

Saint George's victory, 2012, acrylique sur toile, 195 x 97 cm

peinture est derrière nous (biennale d'Istanbul, 2010 ; Musée d'art contemporain, Ankara, 2011 ; Le lieu Unique, Nantes, 2012 ; Umetnostna galerija, Maribor, 2012...), *Quelques instants plus tard* (Couvent des Cordeliers, Paris et Musée de la BD, Angoulême, 2012), *Contemporary Art Exhibition of Central and Eastern Europe*, Ningbo Art Museum, 2014... En 2007 est parue sa première monographie, aux Éditions Burozoïque : *Ma religion*.

Né à Paris en 1936, **Jean-Jacques Lebel** fait tôt, à New York, trois rencontres décisives : Billie Holiday, Marcel Duchamp et André Breton.

En 1955 a lieu sa première exposition, à la Galleria Numero (Florence). Après un passage turbulent mais décisif chez les surréalistes, il expose à Milan chez Arturo Schwarz, chez Iris Clert et chez Simone Collinet à Paris. Il est l'auteur, en 1960, à Venise, de *L'Enterrement de la Chose*, le premier happening européen. À partir de cette date, il produit plus de soixante-dix happenings, performances et actions, sur plusieurs continents, parallèlement à ses activités picturales, poétiques et politiques. Il travaille à Paris, Londres, New York avec Oldenburg, Kaprow, Kudo, Erró, Carolee Schneemann, Yoko Ono, Pommereulle, Paik, Filliou, etc. Aujourd'hui son travail est présent dans d'innombrables musées et galeries à travers le monde, parmi lesquels le Centre Pompidou, le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, la Galleria Nazionale d'Arte Moderna de Rome, le musée Ludwig de Budapest... Toujours très actif, dans le prolongement de ses diverses pratiques artistiques il est aussi commissaire d'exposition et essayiste. D'importantes expositions personnelles lui ont été récemment consacrées : à Paris à La maison rouge (2009), à Genève au Mamco (2013), à Saint-Étienne au Musée d'Art Moderne (2012-2013) et à Karlsruhe au ZKM (2014). Il est représenté par la galerie Louis Carré à Paris.



PREDICTIONS MONDIALES

LA PEINTURE
MANIERISTE



Rêve

**UNE LIAISON
SCANDALEUSE**

**LE ROMAN-PHOTOS
COMPLET-VEDETTE
DE LA SEMAINE**

Tous les vendredis 70c



*Les Femmes
d'Alceste*



CHAQUE JOUR, VOUS

FINISH
BOURJOIS

ÉRO



Portrait de Meret Oppenheim, 1964, peinture glycéro et collage sur bois 100 x 100 cm, courtesy Galerie Louis Carré



La grève, 2014, huile sur toile, 114 x 162 cm, courtesy galerie Zürcher



David Lefebvre est né en 1980. Ses études à l'École des beaux-arts de Grenoble le familiarisent avec les « nouvelles technologies », l'installation et la performance. Cela ne le détourne pour autant pas du dessin et de la peinture. Marqué par l'exposition *Cher Peintre, peins-moi* au Centre Pompidou (2002), il apprécie Luc Tuymans, Peter Doig et John Currin. Avec le groupe « Basse Def » animé par Stéphane Sauzedde, il s'intéresse aux images pauvres et veut « revenir à des questions sincères, loin des effets spéciaux sans beaucoup de contenu ». De 2007 à 2012, il prend part à l'aventure collective du Centre d'art « Oui » à Grenoble. En 2007, il participe au projet *Pilot 3* en off de la Biennale de Venise (University of Arts, Londres) sur une proposition de Inge Linder-Gaillard. Depuis il expose régulièrement en France et à l'étranger (Chine, Suède, États-Unis). Il est représenté par la galerie Zürcher (Paris et New York).

Frédéric Léglise est né en 1972 à Nantes.

Il vit et travaille à Montreuil. Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, il enseigne depuis 2007 à l'École supérieure d'art et design Grenoble-Valence (ESAD-GV). D'abord résolument abstraite, sa peinture a évolué vers sa forme actuelle à compter d'une correspondance amoureuse qui donna lieu à la réalisation de centaines d'aquarelles érotiques... L'œuvre de Frédéric Léglise est peuplée de filles. Ses portraits et ses nus obéissent presque tous au même script minimal ; tous ont pour point de départ les photographies qu'il a prises de femmes rencontrées dans son entourage. Une autre part de son travail consiste en des autoportraits réalisés à partir de son ombre (certains ont fait l'objet d'une exposition à Milan en 2011). L'emploi occasionnel de la feuille d'or lui a valu de participer à la grande exposition *Gold* au Belvedere Museum de Vienne (Autriche) en 2012. Il a participé à de nombreuses expositions en France et à l'étranger dans des institutions et des galeries (FRAC Haute-Normandie à Sotteville-lès-Rouen, La maison rouge et Passage de Retz à Paris...). Il a participé de nombreuses fois avec la galerie 1900-2000 à la FIAC et à Art Basel. Son travail est présent plusieurs collections publiques et privées (Frissiras Museum, Athènes ; MMSU, Rijeka ; La maison rouge - Fondation Antoine de Galbert, Paris...).



Diane, 2014, huile et feuille d'aluminium sur toile, 195 x 130 cm, courtesy galerie 1900-2000

Né en 1980, **Thomas Lévy-Lasne** vit et travaille à Paris. Après des études à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, il a travaillé cinq ans pour le critique d'art Hector Obalk, sillonnant tous les musées d'Europe.

« Alors que nier ce monde unique et cruel pour des ailleurs mensongers ou de fiction est le réflexe humain le mieux partagé, s'atteler à l'évidence du réel ne me semble pas anecdotique. Je peins des sujets banals en tentant d'en faire exister la présence. »

Son travail a fait l'objet d'expositions personnelles à la galerie Isabelle Gounod (2013), ainsi qu'à l'Orangerie du Château de la Louvière de Montluçon (2011) et au centre d'art de Clamart (2014).

Il a participé à des expositions collectives telles que *L'Exil* (BackSlash Gallery, Paris, 2011), *Voir en peinture III* (La Box, Bourges, 2012) ou *Le musée Passager*, musée itinérant produit par la région Île de France (2014).

Il a assuré avec Marc Molk la direction scientifique du colloque « La Fabrique de la peinture » organisé par Claudine Tiercelin au Collège de France en octobre 2014. Ayant un pied dans le cinéma, il a tenu le premier rôle du moyen métrage multi primé *Vilaine fille, mauvais Garçon* de Justine Triet en 2011, et il travaille actuellement à la production de peintures pour l'adaptation cinématographique par Philippe Harel de *La carte et le territoire* de Michel Houellebecq, prix Goncourt 2010.





Vacance, 2014, huile sur toile, 180 x 180 cm, courtesy galerie Isabelle Gounod



Three monkeys at night, 2014, huile sur toile, 130 x 160 cm, courtesy Stephen Friedman Gallery



Li Tianbing est né en 1974 à Guilin (Guangxi), en Chine. Il étudie d'abord la politique, puis fait des études d'art à Paris, à l'ENSBA, où il obtient son diplôme avec les félicitations à l'unanimité du jury. Li revendique le fait qu'un artiste puisse avoir plusieurs styles afin de ne pas réduire son travail à un logo. Sa peinture aborde de nombreux thèmes, de la politique de l'enfant unique en Chine, à l'hybride, en passant par la fluctuation du réel (notamment dans ses autoportraits). Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions à travers le monde : L&M Arts, New York (2008), Museum of Contemporary Art, Shanghai (2010), Hong Kong Art center (2011). Li est maintenant représenté par la galerie Stephen Friedman à Londres. Dans cette exposition, l'artiste, qui partage sa vie entre la Chine, la France et les États-Unis, montre pour la première fois une toile d'une nouvelle série intitulée « Gu hou ji » (Histoire des singes solitaires).

Simon Pasieka est né en 1967 à Clèves, en Allemagne. Il étudie à la HBK de Braunschweig et s'inscrit à la fin de son cursus avec une bourse annuelle du DAAD à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Il vit et travaille depuis dans la capitale. Sa peinture figure un monde à l'écart du monde, sur lequel la réalité n'aurait pas de prise : une nature paradisiaque, peuplée de corps androgynes et juvéniles. Mais de cet ailleurs utopique, où tout ne semble que calme et volupté, se dégage quelque chose d'infiniment nostalgique.

De nombreuses expositions personnelles lui ont été consacrées, en particulier en Allemagne, en France et au Japon (Arp Museum Rolandseck, Remagen, 2007 ; Galerie im Taxispalais, Innsbruck, 2009 ; Kunsthalle, Göppingen, 2009 ; Galerie Klaus Gerrit Friese, Stuttgart, 2010 ; Museum Haus Kasuya, Yokosuka, 2012 ; Centre d'art contemporain d'Épinal, 2013 ; Städtisches Museum Engen, 2014). Son travail est également présent dans de nombreuses collections publiques allemandes, comme la Collection Frieder Burda (Baden-Baden) ou le Kupferstichkabinett (Berlin), mais aussi en Grèce (Frissiras Museum, Athènes) et en France (Centre Pompidou, Paris).



Dritte hand, 2014, huile sur toile, 146 x 114 cm

Stéphane Pencreac'h, né en 1970, apparaît sur la scène parisienne en 2001 avec l'exposition *Arabitudes*. Son travail est ensuite présenté lors d'expositions telles que *Urgent Painting* (Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 2002), *My Favourite Things* (Musée d'art contemporain de Lyon, 2005), *Chemin de Peinture* (MAMAC, Nice, 2009), *La Belle peinture est derrière nous* (Lieu Unique, Nantes, 2012), *E-motion* (Fondation Maeght, Saint-Paul-de-Vence, 2013), *Peinture d'Histoire* (MAMAC, Nice, 2014). Pencreac'h est aujourd'hui considéré comme l'un des principaux artistes de la scène française. Son travail est présent dans de grandes collections, tant publiques que privées. Une monographie a été publiée aux éditions de la Différence en 2002.



François Pinault, 2014, huile sur toile, 195 x 130 cm, courtesy de l'artiste

Nazanin Pouyandeh est née à Téhéran en 1981. Elle s'installe à Paris pour étudier à l'École nationale supérieure des beaux-arts, dont elle sort diplômée en 2005. Elle vit et travaille à Paris. Dans sa peinture, les personnages sont engagés dans la trame d'un jeu de rôle mythologique que le contexte dense et structuré du décor isole du reste du monde. Nazanin Pouyandeh a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives, dans des galeries et des musées (galerie Éric Mircher, Paris ; galerie Aaran, Téhéran ; galerie Michael Schultz, Berlin ; Chelsea Art Museum, New York ; Musée Frissiras, Athènes ; The Mine, Dubaï).





Histoires Naturelles II, 2010, huile sur toile, 160 x 200 cm, courtesy de l'artiste



Echoing through the street, 2014, peinture à carrosserie et huile sur toile, 260 x 195 cm, courtesy galerie Metropolis



Johann Rivat est né en 1981. Il a étudié aux beaux-arts de Lyon et de Grenoble. Au cours du premier semestre de l'année scolaire 2005-2006, il part en voyage d'étude à l'Université de Shanghai, ville dont l'architecture urbaine, notamment ses routes suspendues, lui inspire de nouveaux motifs.

De retour en France en 2008, il obtient son diplôme en juin, puis retourne s'établir à Shanghai en septembre. Sa peinture consiste alors essentiellement en de vastes paysages dans lesquels une présence humaine non directement visible est rendue par l'architecture d'un lieu sans réelle identité (station-service, aire de jeu, route suspendue...). Depuis peu, il peint et dessine des manifestations, sans donner au spectateur d'indice précisant où et quand elles se déroulent, et pour quelle cause. Rivat a participé à de nombreuses expositions, en Chine, en Bosnie, ou encore au musée d'art moderne de Saint-Étienne. Il vit et travaille à Grenoble depuis 2010 et est représenté par la galerie Metropolis à Paris.



Infusion du petit matin, 2014, acrylique et huile sur toile, 195 x 195 cm, courtesy de l'artiste



Lionel Sabatté est né en 1975 à Toulouse et a grandi outre-mer. Son premier diplôme le destine à enseigner le sport en collège. Rapidement, il abandonne sa carrière d'enseignant pour intégrer l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, où il est l'élève de Vladimir Veličković, puis de Dominique Gauthier.

Lionel Sabatté interroge le passage du temps, la mutation du vivant, l'évanescence des choses et des formes au moyen de matériaux non nobles tels qu'ongles, peaux mortes, moutons de poussière récoltés dans le métro, vernis, piécettes, rebuts du quotidien...

Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger, notamment à l'Aquarium de Paris en 2014, à la FIAC Hors les murs en 2012 et à la Maison des arts Yishu 8, à Pékin, en 2011... Il est présent dans de nombreuses collections publiques et privées (ALTANA Kulturstiftung im Sinclair-Haus, Bad Homburg ; FRAC Réunion ; La maison rouge - Fondation Antoine de Galbert, Paris ; Aquarium de Paris ; Musée de l'Abbaye Sainte Croix, Les Sables d'Olonne...).



Les solitaires, 2011, acrylique sur toile, 180 x 250 cm, collection Philippe Marin, courtesy galerie Bugada & Cargnel



Née en 1981, **Claire Tabouret** vit et travaille à Paris. Elle est diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris et, depuis 2005, de la Cooper Union School of Art de New York. L'artiste travaille à partir de photographies, aussi bien archives personnelles que clichés anonymes récoltés au fil de ses recherches. Elle s'empare de figures figées dans un espace-temps indéfinissable pour avancer une nouvelle lecture de leur présence ou de leurs apparences. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles en France (galerie Isabelle Gounod, galerie Agnès b ou encore Chapelle de La Visitation) et à Yishu 8 à Pékin. Elle a participé entre autres aux récentes expositions *De leur temps* (Hangar à Bananes, Nantes, 2013-2014), *Shit and die* (Palazzo Cavour, Turin, 2014), ou encore *L'illusion des lumières* (Palazzo Grassi, Venise, 2014).

Claire Tabouret est représentée par la Galerie Bugada & Cargnel qui lui consacre une exposition personnelle début 2015.



La rencontre, 2011-2012, mine de plomb sur papier, 210 x 200 cm, courtesy galerie Da End



Davor Vrankic est né 1965, à Osijek, en Croatie. Il vit et travaille à Paris (France).
Vrankic a étudié à l'École des beaux-arts de Sarajevo (Bosnie-Herzégovine) de 1986 à 1988 puis, de 1988 à 1991, à celle de Zagreb (Croatie), où il a obtenu son diplôme. Il a complété sa formation à la Faculté d'Arts Plastiques, Paris VIII, de 1995 à 1999. Vrankic réalise des dessins à la mine de plomb et sur de grands formats. Noir et blanc, proches du photoréalisme, ses œuvres confrontent dans un seul et même espace toutes ses expériences visuelles, de la peinture classique à la vidéo, de la photographie à la gravure. Ses œuvres ont été montrées dans de nombreuses expositions individuelles et collectives à Paris, New York, Bruxelles, Amsterdam... Il a reçu différents prix d'art et son travail a rejoint dans les collections de nombreux musées internationaux (MoMA, New York ; Musée Overholland, Amsterdam...) ainsi que dans des collections privées (Ronald S. Lauder, New York...).



Chesterfield, 2013, huile sur toile, 183 x 235 cm, courtesy galerie Mitterrand



Duncan Wylie est né à Harare au Zimbabwe en 1975 et a été naturalisé français en 2005. Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 1999, il vit et travaille désormais entre Paris et Londres.

« Anarchitecte à la manière d'un Gordon Matta-Clark, Duncan Wylie [...] bâtit des démolitions. Il creuse les failles de la mémoire du monde, de l'histoire de l'art, de la sienne propre. Il mélange les images, tout en jouant sur des effets de démultiplication et de miroirs [...]. Nourri d'un mouvement perpétuel de destruction-création ouvrant sur tous les possibles, l'espace du tableau laisse la peinture gagner sur l'image et l'énergie du renouveau, prendre le dessus sur la ruine. » Juliette Singer

En 2009, le Musée de Grenoble lui a consacré une exposition personnelle : *Duncan Wylie - Open House*. Duncan Wylie a participé à de nombreuses expositions de groupe, parmi lesquelles *Poétique du Chantier* (Musée-Château d'Annecy, 2010), *DYNASTY* (Palais de Tokyo et Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 2010), *Beyond the Crisis* (6^e Biennale de Curitiba, Brésil, 2011), *De leur temps 4* (Centre d'art Le hangar à Bananes, Collections de L'ADIAF, Nantes, 2013), ou encore *Facing Nature* (Museum Belvédère, Heerenveen, Pays-Bas, 2014).

Son travail est présent dans plusieurs collections publiques (Musée de Grenoble, Centre national des arts plastiques, FNAC, MUDAM à Luxembourg).

Née à Beyrouth en 1968, **Lamia Ziadé** vit à Paris. Après des études d'art, Ziadé s'est orientée vers la peinture, le dessin de mode et l'illustration. Ses peintures comme ses livres (citons *L'Utilisation maximum de la douceur*, en collaboration avec Vincent Ravalec, publié au Seuil en 2001, ou *Bye Bye Babylone* paru chez Denoël en 2010) déploient un univers d'esprit pop combinant de manière à la fois obsessionnelle et ironique l'Orient et Occident, le souvenir intime et la mémoire collective, les symboles collectifs du plaisir et de l'addiction et l'imaginaire érotique intime... Son prochain livre, à paraître en 2015, explorera les destinées des grandes chanteuses arabes depuis le début du siècle. Depuis le début des années 2000, Ziadé a participé à de nombreuses foires internationales et exposé à Paris, Beyrouth, Londres, Turin, Los Angeles, Munich...





Gouache pour son livre *Bye bye Babylon* paru chez Denoël en 2010, courtesy de l'artiste

Remerciements (?)





Frédéric Léglise, *Diane* (détail)

L'OURS

Maquette : Sébastien Lecoultre
Impression : Alpha (Peaugres)
Façonnage : Alain (Félines)
Achevé d'imprimer en février 2015
© Fage éditions, Lyon, 2015
Dépôt légal février 2015
ISBN 978 2 84975 XXX X